

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 101 (1956)
Heft: 6

Artikel: La panique au combat
Autor: Kissel, Hans
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-342740>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

REVUE MILITAIRE SUISSE

Rédaction-Direction : Colonel-brigadier Roger Masson

Rédacteur-Adjoint : Lt-colonel Georges Rapp

Administration : Lt-colonel Ernest Buetiger

Editeurs et expédition : Imprimeries Réunies S. A., av. Gare 33, Lausanne
(Tél. 23 36 33 — Chèq. post. II. 5209)

Annonces : Publicitas S. A., succursale, rue Centrale 15, Lausanne

ABONNEMENT : Suisse : 1 an Fr. 12.— ; 6 mois Fr. 7.— ; 3 mois Fr. 4.—
Etranger : 1 an Fr. 15.— ; 6 mois Fr. 8.— ; 3 mois Fr. 4.50
Prix du numéro : Fr. 1.50

La panique au combat

Comme le remarque l'auteur de l'étude dont on lira ci-dessous, en traduction, la dernière partie, la panique est un phénomène d'une importance capitale, auquel on attribue une place très insuffisante dans l'instruction des troupes en temps de paix. L'article du major-général Kissel a paru dans l'*Allgemeine Schweizerische Militärzeitschrift*. Bien que tout y soit du plus haut intérêt — notamment les nombreux exemples évoqués — nous n'avons pu, faute de place, qu'en reproduire ici les conclusions. (Réd.)

CAUSES DE LA PANIQUE ET MOYENS D'Y REMÉDIER

Comme les exemples le prouvent, le déclenchement d'une panique est dû à un agent extérieur. La guerre en fournit, hélas, d'innombrables, qui vont des dangers réels et menaçants aux simples illusions des sens. Plus la surprise sera grande, plus la cause pourra être insignifiante.

L'apparition et l'étendue d'une panique dépendent également d'un autre facteur : l'état d'esprit du soldat. Plus cet état est instable, plus le terrain psychologique est favorable et plus ample se révélera l'effet de la panique.

Deux groupes de causes peuvent donc provoquer la panique : les unes, subjectives, relèvent d'une prédisposition morale

des victimes ; les autres, objectives, sont liées à des agents extérieurs.

Nous analyserons d'abord les circonstances, simples ou complexes, qui préparent moralement à la panique, puis les agents extérieurs qui la déclenchent.

Prédisposition morale

a) Tout d'abord le caractère national joue un rôle important. L'histoire des guerres nous apprend que certains peuples ont des prédispositions naturelles à la panique et d'autres, beaucoup moins. Une armée est moins exposée à ce danger quand elle comprend une forte proportion d'individus résolus et doués de nerfs solides, « qui marchent au combat avec une pleine maîtrise de soi, l'âme libre et dégagée » (Clausewitz).

On prétend souvent, et à tort, qu'un haut degré de civilisation aggrave la vulnérabilité à la panique. L'Anglais, par exemple, s'est toujours révélé réfractaire à ce phénomène, alors que le Coréen du Sud, plus primitif, y était très exposé, du moins pendant les premières années de la guerre de Corée. Pendant les deux guerres mondiales, les troupes allemandes ont beaucoup moins connu la panique que leurs alliés, dont le niveau de civilisation était moindre.

b) Le mauvais moral d'une armée la prédispose à la panique, tandis qu'un esprit élevé la prémunit contre ce danger. Un bon moral repose essentiellement sur la conviction de combattre pour une cause juste et de ne pouvoir faire autrement ; il suppose aussi l'espoir de vaincre.

« Good morale in war time will occur when most citizens are agreed that an enemy is attempting to rob them of their basic human rights », constate une prescription de service des Américains¹.

Le bon moral du soldat allemand pendant la première et la deuxième guerre mondiale tenait essentiellement à la conviction — fondée ou non, il n'importe pas de l'examiner ici —

¹ « Psychology and Life » (E.M. 426), for the use of personnel of Army, Navy, Marine Corps and Coast Guard.

que son devoir était de défendre sa patrie. Les documents d'époque signalent l'enthousiasme avec lequel les troupes marchèrent au combat en 1914 et les centaines de milliers de volontaires qui rejoignirent les drapeaux l'attestent. La deuxième guerre mondiale, en revanche, suscita peu d'enthousiasme et de rares volontaires. Mais « l'esprit du soldat allemand était extraordinairement bon », écrit le général anglais Fuller.

La nation et l'armée française en revanche, n'étaient pas ou du moins pas entièrement persuadées que la guerre était nécessaire. C'est pourquoi l'esprit y était « extraordinairement mauvais » (Fuller).

Chez les Russes, l'esprit de sacrifice et la résistance à la panique s'accrurent en même temps que leur conviction de défendre la patrie contre un envahisseur perfide et leur confiance en la victoire finale.

Dans les guerres coloniales et dans les campagnes qui paraissent telles aux yeux des combattants, il est rare que les participants soient animés d'un moral à toute épreuve.

L'esprit du soldat est aussi renforcé par le sentiment d'appartenir à une armée pourvue d'un armement moderne et bien instruite. Le baptême du feu s'accomplit ainsi dans de meilleures conditions. Il y a beaucoup de vrai dans ce mot d'un vieux général : « De solides succès initiaux sont le meilleur remède contre la panique. »

C'est néanmoins la conscience que l'on défend une cause juste et la certitude de vaincre grâce à l'excellence de sa propre préparation militaire qui assurent la confiance du soldat dans ses officiers en tant que représentants de l'autorité de l'Etat. Si cette confiance est justifiée par leur comportement au combat et l'efficacité de leur action, elle fortifie la tenue au feu et engendre cette discipline militaire intelligente et librement consentie qui est le plus efficace antidote de la panique.

c) Les « unités d'alerte » qui, pour faire face aux innombrables situations de crise vécues pendant les opérations en Russie, étaient composées de permissionnaires, soldats

des services arrière et autres éléments de toute arme, hâtivement rameutés, révélèrent toujours une grande propension à la panique. Elles ne purent que rarement remplir leurs missions : dans la plupart des cas, elles se débandèrent sous la première pression de l'ennemi et furent anéanties. Les formations régulières qui dans des cas d'urgence étaient sorties de leurs corps de troupes pour être engagées ailleurs et isolément, sous le commandement momentané d'un autre chef, ne montraient guère plus de mordant. Les formations les plus solides étaient les unités organiques, forgées par une instruction commune et la solidarité dans l'action. Leurs hommes se connaissent et savent qu'au combat et dans le besoin ils peuvent compter les uns sur les autres. La camaraderie et l'esprit de tradition ne sont pas des fictions, mais au contraire de solides réalités, qui influent de façon décisive sur l'allant et le mordant d'une troupe. Chaque unité constituée possède sa propre personnalité, qui doit être entretenue par des soins constants. Si on la laisse « s'effiloche » sans combler ses pertes de façon suffisante, on l'expose à une ruine irrémédiable. L'oubli de ces précautions a infligé aux divisions allemandes de la deuxième guerre mondiale une baisse constante de leur moral.

Il est remarquable d'autre part que les équipes de servants des armes lourdes possèdent en général une plus forte cohésion que les groupes d'une compagnie de fusiliers. Marshall en fait la constatation pour l'infanterie américaine dans son livre « Soldats au feu ». De nombreux récits de combat portent sur l'infanterie allemande le même témoignage, que confirme l'expérience de l'auteur de ces lignes. La nécessité de travailler en équipe et d'observer constamment les gestes de son voisin imposent à chaque homme la maîtrise de soi. Le soldat le plus craintif ne veut pas paraître un lâche aux yeux de ses camarades. Déjà César avait remarqué ces dispositions naturelles de l'être humain et relevé l'importance de la surveillance réciproque. Evoquant la mise en place de ses formations devant Alesia : « Toute l'armée, écrit-il, pouvait observer des yeux

la bataille, aucun exploit glorieux, ni aucune action honteuse n'échappait aux regards. »

Des groupes de fusiliers à forts effectifs et des formations très dispersées permettent mieux à chaque soldat de se « planquer ». S'abstenir de tirer en est une manifestation. Une autre forme de la « planque » est la tendance à « se détacher ». Des essaims d'isolés se forment là où la surveillance des cadres se relâche.

« L'esprit de la ligne Maginot », auquel l'armée française succomba en 1940, relève en partie du même complexe. Les soldats, qui savaient n'avoir à se défendre que dans un terrain aménagé à l'avance, se blottirent en grand nombre sous le béton protecteur des ouvrages et compromirent ainsi tout l'ensemble de la défense. Déjà Fritz Hoenig, évoquant les événements dans la gorge de la Mance, constatait : « Payant le tribut de la faiblesse humaine, tous succombèrent aux tentations que leur offraient les asiles de la forêt »¹.

Tout ce qui précède souligne l'importance du travail d'équipe à l'intérieur des groupes de fusiliers : c'est le principe directeur qui doit déterminer l'organisation, l'armement et la tactique des compagnies d'infanterie.

d) une *instruction* insuffisante des cadres et de la troupe, on l'a souvent mentionné, constitue une autre cause de panique. A Gravelotte, ce sont les cadres moyens qui, en sous-estimant l'importance du terrain et du renseignement de combat, furent responsables du commencement de panique qui se manifesta dans la gorge de la Mance.

A Gawaiten-Gumbinen, l'image de la bataille qui résultait de l'invisibilité du défenseur russe différait tellement des exercices de paix que la réaction de la troupe au feu ennemi fut rendue très difficile. Celle-ci en ressentit un vif sentiment d'insécurité et d'inquiétude ; elle était mûre pour la panique.

L'exemple « Salenaja »² et d'innombrables autres qu'offrent les deux guerres mondiales montrent d'autre part qu'une

¹ Voyez *Allgemeine Schweizerische Militärzeitschrift* (A.M.Z.), octobre 1955.

² A.S.M.Z., novembre 1955.

maîtrise insuffisante des armes constitue aussi un grave germe de panique.

Dans l'atmosphère lourde de menaces qui enveloppe — plus ou moins — toutes les troupes de la zone de combat et que le soldat ne supporte qu'en faisant appel à toutes ses forces morales et physiques, un comportement judicieux dans le terrain, la mise en position et le maniement corrects des armes, l'utilisation sûre de tous les instruments de pointage compliqués, bref l'accomplissement impeccable de toutes les fonctions de combat ne sont possibles qu'après avoir été « drillées ». Chaque soldat doit les avoir si bien assimilées dans son sang et dans sa chair, qu'il doit se comporter au feu comme un automate, par le seul effet de son subconscient. C'est pourquoi aucune armée dans l'avenir ne pourra renoncer au drill. Mais celui-ci n'a plus rien de commun avec l'exercice formel des cours de casernes et des prises d'armes, rudiments datant de l'époque des formations serrées.

Outre la routine artisanale et technique de son arme, chaque soldat doit acquérir une parfaite connaissance des principes fondamentaux de la tactique et les assimiler. Dans ce domaine, toute complication pour l'homme du rang est un mal. « Défendre » signifie tenir une position jusqu'au dernier homme et jusqu'à la dernière cartouche. « Attaquer » veut dire atteindre l'objectif prescrit. Si cela s'avère impossible à cause du feu ennemi, le terrain conquis doit alors être conservé au sens de « défendre ». On n'évacue une position que sur ordre. Une troupe qui ne respecte pas ces impératifs absolus ne considérera plus un recul sans ordre ou même un reflux désordonné comme un abandon de poste.

L'imprécision de la notion de défense, par exemple, a eu pour conséquence qu'en automne 1944, des bataillons hongrois subordonnés à l'auteur de ces lignes ont, aux premières salves de l'adversaire, abandonné à maintes reprises des positions défensives sous le prétexte de « se soustraire au feu ». L'obligation et les moyens de s'en protéger ne leur apparurent jamais très clairement.

Quant au chef militaire, un schéma d'ordres maintes fois exercé protégera comme une armure ses décisions et leur expression impérative contre les épreuves morales du combat.

Pourtant la meilleure instruction militaire ne saura protéger le soldat contre l'effet de choc de la bataille si son *éducation*, visant à durcir sa résistance morale et sa force de volonté, n'a pas marché de pair. Éducation et instruction constituent un tout indissoluble.

A la vérité, il serait illusoire de prétendre parachever l'éducation du soldat pendant sa période de service du temps de paix. Depuis que les guerres sont devenues totales, elles affectent l'être humain dans sa totalité et exigent de lui un engagement politique de caractère moral, bien que dans le cadre conventionnel des partis politiques. Sous l'uniforme, on ne peut plus guère combler les lacunes de l'éducation familiale, scolaire et civique. Sur le plan de l'éducation civique, l'armée ne peut que compléter ce qui a été fait avant elle, en limitant ses enseignements aux aspects proprement militaires de l'éducation, qui touchent essentiellement la discipline.

Nous n'entendons pas ici sous le concept de discipline l'aspect extérieur d'une troupe bien « drillée ». Nous le prenons dans son sens profond d'obéissance librement consentie, intelligente, mais pourtant entière, comme doit la pratiquer un soldat. L'inculquer au soldat comme une nécessité inéluctable et indispensable au même titre que le drill technique de combat, paraît être le but essentiel de l'éducation militaire.

Il faut franchement convenir, toutefois, que dans la meilleure troupe, il se trouve des soldats qui n'obéissent que sous la contrainte et qu'au seuil même de la mort, les meilleurs principes s'effondrent chez la plupart des êtres humains comme un château de cartes. Dans les circonstances difficiles, une minorité seule est capable d'une obéissance raisonnée et consciente. La majorité obéit, parce que l'obéissance apprise par le drill lui est devenue une habitude et que la crainte de la punition domine chez elle la peur de la balle ennemie.

Lorsque ce sentiment-ci prévaut malgré tout, il est nécessaire de le combattre par les moyens les plus draconiens. Tous les officiers doivent les connaître.

La discipline de fer à laquelle était soumis le soldat russe est devenue presque légendaire : elle ne présente pourtant guère de mystères. Son obéissance reposait sur le sentiment qu'il était constamment surveillé, « le pistolet dans le dos », et que sa défaillance lui nuirait non seulement à lui-même, mais aussi aux membres de sa famille.

Pendant les trente premiers mois de la guerre de Corée, d'innombrables soldats américains désertèrent — 46 000 — et, dans les débuts de la campagne, plus d'un tiers des effectifs souffrit de la « névrose du front ». Dès que les dépressions nerveuses cessèrent d'être soignées dans des lazarets situés loin à l'arrière, mais dans le voisinage immédiat du front, et que les simulateurs et « planqués » furent punis avec une sévérité exemplaire, la discipline fit de rapides progrès.

La discipline et l'obéissance absolue sont les meilleurs préventifs de la panique. « L'histoire des guerres contemporaines comme celle des guerres récentes ou anciennes montre que le camp où régnait la meilleure discipline témoignait d'une plus grande force de résistance, se montrait capable de plus durs efforts et enchaînait ainsi la victoire à ses drapeaux. »¹

Le droit d'exiger l'obéissance absolue du soldat suppose comme contre-partie chez tout chef militaire un sentiment élevé de ses responsabilités. A aucune époque, on n'a été tenu d'obéir à des ordres dont le caractère illégal paraissait évident. On n'a pas davantage à respecter des ordres manifestement dépourvus de sens ou inexécutables. Il est à la vérité difficile et souvent impossible de délimiter clairement ces deux notions. Il faut en laisser le soin au commandant et faire crédit à sa bonne foi. D'ailleurs la possibilité de « l'entretien de service » avec son supérieur reste ouverte au soldat ; elle lui donne le

¹ *Wehr-Wissenschaftliche Rundschau*, N° 3/1954 : Hans Doerr « Truppenführung und Feldherr ».

droit et lui fait un devoir « de lutter de toute son âme, comme sur le champ de bataille, pour les droits dont Dieu l'a investi avec ses responsabilités, et pour sa liberté morale »¹. Nous ne pouvons que renvoyer le lecteur à la remarquable étude d'où est tirée cette citation. Quand la décision du supérieur est prise, seul reste valable le principe de « l'obéissance absolue ».

e) Nous avons déjà signalé l'importance de l'*armement* et de l'*équipement* d'une armée. La conscience de l'infériorité de ses armes engendre chez le combattant le découragement et la panique. De bonnes armes, en revanche, inspirent la confiance et un sentiment de sécurité.

L'armement moderne de l'armée allemande pendant les premières années de la deuxième guerre mondiale fut une des causes de la propension à la panique si fréquente chez leurs adversaires. Plus tard, en revanche, la supériorité du char russe T 34, dont aucun canon anti-char ne put d'abord avoir raison, à l'exception du 8,8 cm, fut à l'origine de nombreuses paniques allemandes. L'adaptation aux conditions hivernales de tout l'équipement russe — les chars russes conservèrent leur mobilité même pendant les plus grands froids, alors que la masse des véhicules allemands fut paralysée — eut une part décisive dans le déclenchement de nombreuses paniques allemandes et contribua ainsi au renversement du cours de la guerre.

Il ne faut pas non plus surestimer le facteur « armement et équipement », lorsque d'autres facteurs révèlent également de graves lacunes. En Corée, la supériorité numérique des Chinois était beaucoup moins forte qu'on l'a prétendu. Il n'y avait guère plus de 200 000 à 250 000 Chinois rouges mal armés face à au moins 150 000 hommes des contingents des Nations Unies, dont l'armement était excellent et qui, en outre, bénéficiaient d'une écrasante supériorité aérienne. Avec un tel rapport de forces, on aurait fort bien pu établir une solide

¹ *Wehr-Wissenschaftliche Rundschau*, N° 3/1954 : Hans Doerr « Truppen » führung und Feldherr ».

défense¹. Aussi l'auteur turc de cette critique estime-t-il inconcevable que toute l'armée, à l'exception de la brigade turque, se soit laissé bousculer.

f) Nous refusons de voir dans la *fatigue* une cause latente de panique : c'est l'état normal de la troupe à la guerre. Une forte volonté peut en surmonter les effets. On doit pouvoir exiger cela de tous les officiers. C'est pourquoi nous ne pouvons suivre Pfüll et Hesse² lorsqu'ils imputent à la fatigue de la troupe — même en citant d'autres causes — un grand nombre de défaillances.

Il y a des cas, cependant, où la fatigue s'aggrave jusqu'à l'épuisement complet, s'étendant à tous les organes du commandement. De telles circonstances sont naturellement propices à la panique. Outre les efforts physiques exceptionnels, ce sont avant tout des conditions climatiques anormales, comme de très basses températures, qui créent un état d'épuisement léthargique et détendent tous les ressorts jusqu'à la débâcle. La résignation indifférente à tous les événements qui surgissent endort même la crainte de la mort. « Plutôt la fin dans l'horreur qu'une horreur sans fin ! » Un exemple pris dans les combats d'hiver 1941/1942 illustre clairement ce cas.

« Bien à couvert dans les tranchées le long de la ligne de chemin de fer, les guetteurs font la sûreté face à la lisière de la forêt distante de 50 m seulement.

» Le soleil se lève dans tout son éclat et... soudain la fusillade part de tous les sommets des arbres.

» Que se passe-t-il donc ? Nous voyons déjà le malheur fondre sur nous. Tous les guetteurs de tout le secteur de l'ancienne 11^e compagnie gisent déjà autour de leur tranchée, atteints à la tête par les tireurs russes (mongols) qui s'étaient amarrés au sommet des sapins pendant la nuit.

» Au même instant, la formation d'assaut russe se mit à avancer en forme de coin en direction de la ligne de chemin de fer.

¹ *Nation Europa*, N° 2/1951 : « Korea, die Türken und wir. »

² A.S.M.Z., octobre 1955.

» Toute la troupe qui occupait le secteur de la 11^e compagnie, formée d'épaves de cinq formations différentes, fut saisie d'effroi à ce spectacle. Le froid et la terreur la paralysaient. Les hommes se serraient dans leurs trous de neige couverts d'une toile de tente, immobiles, incapables d'agir et résignés à la mort dont allait les frapper leur adversaire impitoyable. Une « panne » générale immobilisait les hommes ; leur ressort moral paraissait brisé. Toutes les objurgations restaient sans effet. Ils portaient vers moi leurs regards fixes, absents, à demi égarés par la terreur.

» C'était une question de secondes, ou nous étions tous perdus. Seule, une intervention énergique, presque brutale, nous sauva tous. »¹

g) Un dernier ferment de panique est la peur inspirée par la *brutalité avérée de l'adversaire*.

La cruauté des Mongols de Gengis Khan et de ses successeurs plongeait dans l'effroi et la terreur l'adversaire qu'ils allaient attaquer avant même que la bataille fût engagée.

Les procédés de guerre brutaux des Russes et la cruauté bien connue avec laquelle ils traitaient leurs prisonniers, ont incité pendant la deuxième guerre mondiale maints petits détachements allemands à fuir de leur position dès qu'ils se croyaient encerclés. Les nombreuses paniques dont furent victimes les troupes des Nations-Unies en Corée doivent être attribuées pour la plupart, elles aussi, à la peur de tomber aux mains d'un ennemi impitoyable.

Les causes extérieures

a) Tous les dangers, réels ou supposés, plus ou moins menaçants ou même effets d'une simple illusion des sens, ne provoquent la panique, en dernière analyse, que s'ils surgissent brusquement. Si l'événement n'est pas inattendu, il peut susciter des réactions de crainte, mais non pas, dans la règle, un

¹ Zeitschrift *Alte Kameraden*, N° 4/1954 : Otto Lais : « Die 215. Inf. Div. bei Polistij. »

véritable choc psychologique. Le facteur « surprise » dans les causes extérieures joue un rôle essentiel.

b) Les dangers réels sont normaux à la guerre et retiendront le plus notre attention. Ils peuvent naître de l'action de l'ennemi ou de la défaillance de nos propres troupes. Dans ce dernier cas, il faut incriminer la négligence ou des fautes de discipline.

Les contre-attaques que les Français déclenchèrent par surprise dans la gorge de la Mance à Gravelotte provoquèrent des paniques du côté allemand. A Gewaiten-Gumbinen, l'ouverture inattendue d'un feu nourri provenant d'un adversaire invisible suscita la débâcle des éléments nerveux et craintifs, qui s'enfuirent frappés d'effroi. La terreur, on le sait, est contagieuse : elle s'étendit à beaucoup d'autres soldats, notamment à ceux qui se laissèrent volontiers « entraîner ». En 1940, sous les attaques rapides et impressionnantes des blindés, de l'aviation et d'autres formations de l'armée allemande, qu'ils ne croyaient pas réalisables, les Français, au reste animés d'un mauvais moral, furent si frappés d'effroi et de terreur qu'ils s'enfuirent souvent de leurs positions sans aucune raison valable. A Chindongni, selon toute vraisemblance, seuls quelques éléments rouges de reconnaissance, qui s'étaient infiltrés par surprise (la tactique des Rouges est connue de l'auteur du récit pour l'avoir observée lui-même), créèrent le prétexte à la sanglante fusillade qui opposa les uns aux autres des éléments du 27^e Régiment d'infanterie américain.

A un moment inconnu, en un endroit inopiné, d'une direction inattendue et avec une ampleur imprévue, l'ennemi peut donc par son attaque, son feu ou la simple apparition de quelques éléments, créer une menace effective.

Des armes nouvelles ou des procédés de combat inconnus peuvent aussi réaliser la surprise et susciter de profonds effets de choc. Les projectiles à gaz, les blindés au cours de la première guerre mondiale et, au cours de la seconde, le tir à ricochet de l'artillerie et les stukas allemands, les chars russes T 34, invulnérables à leurs débuts, tous ces moyens de combat

nouveaux lors de leur apparition, provoquèrent tout d'abord et à plusieurs reprises de sérieuses paniques lors des premiers engagements.

La défaillance des armes dans l'exemple « Salenaja » fournit la cause extérieure de deux paniques. Au sud de Saporoshje, c'est une faute disciplinaire dans la transmission d'ordres qui provoqua le déclenchement d'une panique. Le comportement incorrect par négligence de nombreux conducteurs de véhicules à moteur dans la gorge de la Mance, conduisit à une fusillade interne et à la panique parmi les troupes allemandes.

c) Le cri « les Japonais ! » dû à une erreur des sens suffit pour jeter, en 1904, dans une fuite éperdue toute une brigade d'infanterie russe qui stationnait au repos plusieurs kilomètres derrière le front. D'autres cas de panique, à les examiner impartialement, furent provoqués par des menaces du même ordre et si peu consistantes qu'on peut les ranger aussi bien sous la rubrique « dangers probables » que sous celle « illusions des sens ».

d) La *prévention* des « causes extérieures » de la panique s'identifie donc pour l'essentiel avec la lutte contre les effets de la « surprise ». On y parviendra principalement par une ample activité de reconnaissances et un guet continu en vue de réaliser une sûreté sans faille. L'exécution rigoureuse de ces mesures, qui déjà pendant la période d'instruction ne sont pas suffisamment exercées, doit être l'une des préoccupations les plus constantes de la troupe et qui fassent le plus constamment appel à son sens du devoir.

L'expérience nous apprend d'autre part qu'avant le contact avec l'ennemi règne la plupart du temps une grande incertitude, et que pendant le combat lui-même peu de renseignements filtrent jusqu'au P.C. du Commandant. « C'est pourquoi, pendant la guerre de mouvement, les petites unités doivent toujours s'attendre à combattre sans connaître la situation de l'ami, ni de l'ennemi. »¹ Elles ont la tâche, comme l'écrit

¹ George C. Marshall : « Soldats au feu. »

Liddell Hart, de se couvrir, de faire mouvement et d'atteindre l'ennemi dans l'obscurité. Cette vieille expérience s'est confirmée pendant la deuxième guerre mondiale, et de nouveau en Corée et en Indochine. Aussi les surprises génératrices de panique ne seront-elles jamais totalement écartées. Persister à l'espérer serait un leurre.

L'exemple « Salenaja » nous enseigne encore quels moyens techniques et tactiques peuvent parer aux « causes extérieures », et dans les cas urgents, les combattre. Ils permirent d'empêcher une débâcle peut-être très grave. Aucun schéma ne peut rendre compte de tous les innombrables cas de paniques possibles.

Il est donc très important que tous les officiers et sous-officiers connaissent le phénomène de la « panique » et se familiarisent avec lui déjà pendant la période de l'instruction. Ils doivent savoir qu'il leur appartient en tout premier lieu et que c'est un de leurs devoirs les plus élevés de prévenir les paniques par des mesures constamment renouvelées et, lorsqu'elles se déclarent, de les combattre immédiatement et avec la dernière énergie. Ils doivent savoir être à la place décisive au moment critique ; ceci relève de l'art du commandement sur le champ de bataille.

Provoquer la panique, objectif du combat

Touchant le problème de la panique, une minutieuse étude de l'histoire de la guerre m'a livré cette quintessence que je formulerai ainsi : « le but de la conduite de la guerre doit être de susciter la panique chez l'ennemi, tout en l'empêchant dans ses propres troupes »¹.

Nous avons examiné jusqu'ici comment prévenir les paniques et comment les mater lorsqu'elles se déclarent. Quels sont en revanche les moyens de ruiner l'esprit combattif de l'adversaire et de paralyser ses forces morales pour l'amener à lâcher pied ?

¹ *Wehrwissenschaftliche Rundschau*, N° 10 /1952 : Col. Div. Eugen Bircher : « Zeitgeist und Wehrgeist. »

Il y a plus de 3000 ans, Gédéon conçut son plan de bataille contre les Madianites de façon à semer le désordre et l'effroi dans leurs rangs, seul moyen d'arracher la victoire à un adversaire très supérieur en nombre. Les généraux romains Cornelius Scipion et Jules César étaient passés maîtres dans le maniement des procédés de combat psychologiques. Par la cruauté de leurs méthodes, Gengis Khan et ses successeurs visaient en somme à jeter à l'avance les peuples qu'ils avaient décidé d'attaquer dans un état de crainte et d'angoisse propre à paralyser ou du moins à affaiblir leur capacité de résistance. La brutalité asiatique semble avoir visé les mêmes fins jusqu'à nos jours.

Pendant la première guerre mondiale, l'emploi des gaz de combat paraît avoir recherché d'emblée non seulement un effet matériel, mais aussi un effet de panique. Il en était bien ainsi lorsque, pendant les retraites, des écriteaux portant l'inscription « zone gazée » étaient laissés en arrière, alors qu'aucune vapeur nocive n'avait été répandue dans le secteur. En engageant pour la première fois des blindés en masse près de Cambrai, en 1917, les Anglais semblent avoir aussi voulu créer la panique chez leurs adversaires.

Pendant la deuxième guerre mondiale, l'emploi par les Allemands de l'aviation, des blindés et de la propagande fut sciemment conçu pour affaiblir la résistance morale de l'adversaire et l'incliner à la panique. Cette tactique se révéla particulièrement efficace lors de la campagne de 1940 sur le front ouest : le cours rapide des événements est dû principalement aux innombrables paniques qui frappèrent l'adversaire. L'aviation allemande attribuait une telle importance au facteur « panique » qu'au début des opérations elle équipa les Junker 87 de sirènes dont les hurlements devaient ébranler le moral de l'adversaire au cours de l'attaque. Ces sirènes furent ensuite retirées pour des raisons techniques, mais le vrombrissement des hélices lancées à pleine vitesse et surtout les attaques en piqué des appareils exercèrent des effets moraux qui surpassèrent de beaucoup, en général, les effets matériels. Lors du

franchissement de la Meuse en mai 1940, Hitler intima à l'état-major du groupe d'armée v. Rundstedt l'ordre de munir l'aviation de bombes hurlantes pour jeter la panique chez l'adversaire.

Au printemps 1942, les Alliés imaginèrent les « tapis de bombes » dont le but, précisé à la Conférence de Casablanca, était de briser le moral du peuple allemand. L'idée d'agir en premier lieu sur le moral de la population civile en ruinant sa force de résistance par le déchaînement de terreurs paniques, fut déjà lancée dans les années 20 par le général italien Drouhet, qui affirma la prépondérance de l'aviation et de la guerre aérienne.

Il vaut la peine de remarquer ici que le comportement de la population allemande n'a pas confirmé les prophéties de Drouhet. Sans avoir été encadrée dans une organisation militaire, ni subi une instruction militaire, elle a montré une discipline exemplaire et nullement succombé à la panique. Elle a ainsi fourni la preuve que la discipline n'est pas l'apanage des seules troupes régulières et qu'il n'est pas indispensable de l'instruire par le drill. L'esprit de compréhension des gens et le sentiment d'être constamment et sévèrement surveillé par les organes publics, suffirent à maintenir le moral. Il en résulte que la discipline d'une armée de milices peut égaler celle d'une armée permanente, si les conditions que nous venons de relever sont remplies.

Les mines pourvues de fusées de contact ou à retardement dont les Russes, en 1941, truffèrent notamment les villes qu'ils évacuaient, visaient à battre en brèche l'esprit combattif des troupes allemandes et à aggraver leur propension à la panique.

Parmi les commandants de troupes allemandes, le Feld-maréchal Rommel marqua le plus souvent dans ses dispositions un constant souci de doubler leur effet matériel par un effet moral prononcé, capable de déclencher la panique. Chaque panique chez l'ennemi multiplie l'efficacité des armes et diminue les pertes de l'attaquant ; tout plan de combat devrait lui faire une large place. On ne peut y compter à la

guerre que si tous les chefs se familiarisent avec ce phénomène déjà en temps de paix et s'en préoccupent constamment à l'instruction.

Comme d'autre part, la panique est liée à la surprise, la nécessité de surprendre l'ennemi revêt une importance extrême, aussi bien pour les plus petites unités tactiques que sur le plan le plus élevé de la stratégie. « La surprise est la clé de la victoire et la condition indispensable de tout succès. »¹

CONCLUSIONS

Le cadre relativement restreint de cette étude n'a pas permis d'épuiser le thème de la « panique au combat ». Nous avons dû nous limiter à un simple aperçu, suffisant cependant pour convaincre les officiers, et notamment ceux auxquels manque l'expérience de la guerre, de l'importance d'un phénomène trop méconnu des règlements officiels et de la littérature militaire.

Nous avons tout d'abord montré à quel point, dans l'histoire de la guerre, la panique a influé sur la décision d'une bataille et même d'une campagne entière : son rôle n'a nullement diminué aujourd'hui. « Alors que la crainte d'un conflit prochain plane sur le monde comme un nuage obscur, rappelons-nous que jusque dans les secteurs de la vie quotidienne le rôle de la panique grandira sans cesse en temps de guerre ; dans la plupart des cas, et même toujours, les paniques ont déterminé l'issue des combats. »¹

La panique sur le plan militaire, avons-nous vu, est un problème psychologique qui touche à la discipline, donc un problème *humain* ; contrairement à l'évolution que le développement de la technique impose à la stratégie et à la tactique, elle échappe dans ses manifestations et dans ses conséquences à l'effet du temps. Comme elle met directement à l'épreuve la résistance morale et l'allant du soldat, c'est-à-dire sa valeur

¹ George C. Marshall, op. cit.

combattive, nous avons dû passer en revue tous les facteurs propres à renforcer ou à affaiblir ces dispositions essentielles. Leur importance décisive devrait inciter les autorités responsables à leur vouer autant d'attention qu'aux problèmes militaires d'organisation et d'équipement. L'armement le plus perfectionné ne sauvera pas une troupe de la défaillance si son esprit est mauvais. L'attention excessive vouée trop souvent aujourd'hui aux facteurs d'ordre matériel nous expose à de graves dangers.

Quand la troupe chancelle au combat, comme cela est arrivé trop souvent devant la menace de la mort malgré l'excellence de l'armement et de l'instruction, une solide expérience, un bon esprit et une ferme volonté de combattre, il ne reste plus aux chefs, comme « *ultima ratio* », que d'imposer l'obéissance par la force. Il en a été ainsi de tout temps et il en sera de même à l'avenir. L'officier doit connaître et savoir utiliser tous les moyens propres à assurer le maintien de la discipline. L'éducation civique et militaire préparera la troupe à comprendre le bien-fondé des plus sévères mesures. Car, en dernière analyse, c'est l'obéissance stricte de l'individu et une sévère discipline collective qui seules permettent de surmonter le phénomène de la « panique ». Vieille expérience que les guerres les plus récentes ont confirmée à satiété.

L'obéissance absolue et une solide discipline ne contredisent nullement les principes démocratiques du monde occidental. C'est le Feldmaréchal anglais Lord Montgomery qui déclarait le 26 juillet 1946 : « Il doit être clairement établi qu'une armée n'est pas un rassemblement d'individus, mais une arme combattante, formée par la discipline et conduite par un chef. Si le principe de la démocratie est la liberté, celui de l'armée est la discipline ! L'armée n'accomplirait pas sa mission au service de la nation si elle n'était pas accoutumée à exécuter instantanément les ordres. »

Major-Général Hans KISSEL (retraité)
de l'ancienne armée allemande.

(Traduction par le Lt.-col. EM G. Rapp)